

L' HYPERBATE

L'hyperbate est une figure de style qui consiste à inverser l'ordre habituel de la phrase. Le plus souvent, elle consiste à séparer deux mots normalement assemblés en intercalant un ou plusieurs autres mots.

La rhétorique latine la nommait *disiunctio*, « disjonction ». Parfois confondue avec l'inversion, elle est selon le linguiste Roman Jakobson la séparation de deux mots unis par la syntaxe, par exemple quand la proposition relative est éloignée de la principale antécédente :

Quelques braves gens mourraient, **dont c'était le métier** - Marguerite Yourcenar, *L'œuvre au noir*

En général, elle se présente comme une coordination (à l'aide de la conjonction *et*) qui prolonge la pensée ou l'idée. Dans ce cas, elle consiste à ajouter un mot ou un syntagme ainsi mis en évidence à une phrase qui paraît finie (Dupriez, *Gradus*). Ici, la conjonction *et* introduit ici un sujet supplémentaire du verbe "commence", *les fulgurations* qui prolonge l'image.

À huit heures la chaleur commence **et** les fulgurations » Maurice Barrès

Un signe de ponctuation comme la virgule peut toutefois amener la figure :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme ! Paul Verlaine

L'hyperbate est souvent une forme de mise en relief de mots, rejetés en fin de phrase, comme des adjectifs placés ainsi en dislocation

Et du ciel noir, comme un soleil noyé,
Lamentable, c'est tout mon cœur que l'on emporte

Plus le lien syntaxique entre des termes séparés est fort, plus l'effet produit est saillant. En poésie l'enjambement peut être considéré comme le pendant versifié de l'hyperbate; il joue lui aussi sur un effet de retardement des compléments du sujet.

Et des vaisseaux s'en vont, **sans même, un paraphe d'éclair**,
Tels des cercueils, par ces vides de brouillard rouge,
Sans même un cri de gouvernail qui bouge
Et tourne, au long des chemins d'eau, qu'ils tracent vers la mer.

Emile Verhaeren

Les deux syntagme « sans même, un paraphe d'éclair », constituent une anticipation du « sans même un cri ... ».



Pissarro, Soleil couchant, Musée Malraux

On peut supposer que l'effet voulu est de suggérer que tout se passe comme si un éclair interrompait la vision de ces vaisseaux qui partent tels des cercueils par ces vides de brouillard rouge, sans même un cri etc. C'est une hyperbate. Elle déstructure la phrase en la brisant comme l'éclair brise le ciel. Par isomorphie entre la vision et la structure grammaticale.

Emplois stylistiques

Depuis les débuts de la rhétorique et jusqu'à Littré on a considéré que cette figure avait pour fonction d'exprimer une violente affection de l'âme. Mais elle est aussi très employée dans les portraits et descriptions, à des fins de retardement de l'action ou de l'idée. On la retrouve aussi volontiers dans les écrits de saint Simon et chez les moralistes : elle permet en effet de placer des commentaires et des jugements moraux de l'auteur sur les portraits et les éthopées peints par le narrateur.

Figure très courante dans la langue latine on la retrouve dans des textes d'imitation comme les pastiches

La polémique autour de l'hyperbate oppose trois types de conceptions, toutes très différentes. Pour les uns, héritiers de la rhétorique classique, elle constitue une « figure stylistique » et témoigne d'une expressivité stylistique dans le discours. Dans toute langue où elle est figurée, elle doit être le renversement de l'ordre usité dans cette même langue. Pour d'autres, il s'agit d'une *non-figure* qui ressort des possibilités de la langue, comme l'énallage mais qui n'apporte pas d'expressivité

particulière : elle ne serait rien d'autre que le bouleversement de l'ordre des mots contre toute logique grammaticale.

Pour d'autres enfin, L'hyperbate organise un brouillage syntaxique dans lequel des auteurs ont vu la preuve qu'il s'agit moins d'une figure de style que d'une possibilité du langage voire un défaut. L'hyperbate est dans ce cas une *antifigure* qui s'apparente à un défaut de style et qu'il faut retirer des glossaires stylistiques.

Emile Verhaeren, Une heure de soir, *Les apparus dans mes chemins*, 1891

En ces heures de soirs et de brumes ployés

Sur des fleuves partis vers des fleuves sans bornes,
Si **mornement** tristes contre les quais si mornes,
Luisent encor des flots comme des yeux broyés.

Comme des yeux broyés luisent des flots encor,

Tandis qu'aux poteaux noirs des ponts, barrant les hâvres,
Quels heurts mous et pourris d'abandonnés cadavres
Et de sabords * de bateaux morts au Nord ?

La brume est fauve et pleut dans l'air rayé,

La brume en drapeaux morts pend sur la cité morte ;
Quelque chose s'en va du ciel, que l'on emporte,
Lamentable, comme un soleil noyé.

Les tours, **immensément** des tours, avec des voix de glas,
Pour ceux du lendemain qui s'en iront en terre,
Lèvent leur vieux grand deuil de granit solitaire,
Nocturnement, par au-dessus des toits en tas.

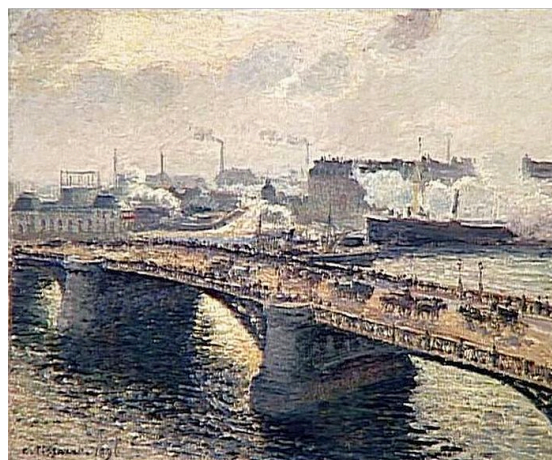
Et des vaisseaux s'en vont, **sans même**, un paraphe d'éclair,
Tels des cercueils, par ces vides de brouillard rouge,
Sans même un cri de gouvernail qui bouge
Et tourne, au long des chemins d'eau, qu'ils tracent vers la mer.

Et si vers leurs départs, les vieux môles tendent des bras,
Avec au bout des croix emblématiques,
Par à travers l'embu* des quais hiératiques,
Les christes implorateurs et doux ne se voient pas :

La brume en drapeaux morts plombe la cité morte,
En cette fin de jour et de soir reployé,
Et du ciel noir, comme un soleil noyé,
Lamentable, c'est tout mon cœur que l'on emporte.

*sabords : ouverture carrée ménagée dans la coque des vaisseaux pour permettre le tir des canons

* embu : se dit d'une zone imbibée d'huile, de couleur terne.



VERS LE COMMENTAIRE COMPOSE

Demandez-vous d'abord quel grand angle vous allez déterminer pour éclairer le texte. C'est un « paysage » du soir qui répond en écho à un paysage intérieur, ce qu'on appelle un état d'âme, d'une grande mélancolie. C'est donc un tableau, une « description », mais qui répond à une esthétique particulière. (Je préfère « axe de lecture » à « problématique », et ensuite parler de trois perspectives.

I Un tableau nocturne qui est aussi un état d'âme

Le ciel et la brume

Les bateaux

Le fleuve

En réalité, tout évoque la mort

II La figuration de la mort : c'est le champ lexical dominant

La mort conduit le bal dans ce poème, et elle est partout. Dans la brume, la pluie qui tombe en forme de drapeaux morts, dans les yeux broyés, (ce qui signifie que la vue est broyée).

III Une esthétique symboliste : le vertical et l'horizontal -

Un esthétique qui met en place une tension entre les éléments verticaux (les tours, les mâts de bateaux) et l'élément horizontal. Quasiment peu de couleurs.

Nota bene : notez bien que le ciel finit « noir » et que le cœur du poète est comparé à un soleil noyé (un oxymore).

EXPLOITER LA FIGURE DE STYLE

Elle n'est pas structurale, c'est donc plus difficile.

Mais vous la trouvez deux fois dans le texte, et l'une d'elle est répétée deux fois (l'adjectif « lamentable », qui casse la phrase).

Et du ciel noir, comme un soleil noyé,
Lamentable, c'est tout mon cœur que l'on emporte

Quelque chose s'en va du ciel, que l'on emporte,
Lamentable, comme un soleil noyé.

C'est le cas où l'hyperbate relève non pas de l'inversion mais de l'effet dramatisant et « dilatoire ». Et en effet le dernier vers lève le voile sur le sens et le symbolisme du poème. Le tableau nocturne est épiphanique de l'état intérieur du poète, mais aussi prophétique. Écrit en 1891, la guerre est de 14-18 aura lieu quelques 25 ans plus tard à peine.

Vous pouvez par ailleurs exploiter l'emploi des adverbes en « ment ».

BIBLIOGRAPHIE

Vic Nachtergaele, « La réception d'Emile Verhaeren en Flandre », Revue belge de philologie et d'histoire, Année 1999, Volume 77, Numéro 3, pp. 713-732.